

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 42

Artikel: Un Anglais original
Autor: C.V.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223513>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tence aussi orageuse devait aboutir, un peu plus tôt ou un peu plus tard, à une rupture.

— Nous nous adorons, dit le mari, mais par malheur, nous ne pouvons pas nous supporter. Mieux vaut nous séparer.

— Comme tu voudras.

— C'est la première fois, ajouta-t-il, que nous sommes du même avis.

Le lendemain, le cœur un peu gros, M^{me} Delarge allait se réfugier sous l'aile maternelle. Quelle stupeur dans la ville à la nouvelle de cette séparation ! Quoi ! ce ménage si uni avait fait naufrage comme tant d'autres. On n'en revenait pas et l'on se perdit en conjectures sur les causes de la mésintelligence.

Cette situation ne pouvait durer longtemps. Un mois n'était pas écoulé que Georgette réintégrait le domicile conjugal. Ils s'éteignirent, fous de joie, versèrent quelques larmes d'attendrissement et jurèrent tour à tour de ne pas retomber dans le travers qui avait failli ruiner à jamais leur bonheur.

Ils tinrent parole. A partir de ce jour leur vie fut aussi calme qu'elle était agitée auparavant. Plus de rebuffades ni d'accès subits de mauvaise humeur. Ils n'avaient à la bouche que des mots aimables et caressants, rivalisaient de prévenances. Se défiant d'eux-mêmes, pour rien au monde ils n'auraient risqué une contradiction susceptible de les entraîner sur un terrain dangereux.

— Tu vois, disait Gustave, comme c'est facile de s'entendre quand on y met de la bonne volonté des deux côtés.

Georgette n'hésitait pas à en convenir tout en se rappelant avec un trouble délicieux les orages passés. Comme c'était bon de s'embrasser après une scène ! Maintenant qu'ils étaient toujours d'accord, leurs baisers n'avaient plus la même saveur, leurs effusions manquaient totalement d'élan. Pour s'exalter leur amour avait besoin d'une atmosphère de fièvre et d'électricité. Ils avaient beau faire, ils n'étaient plus les véritables amoureux d'autrefois. Ils durent se rendre à l'évidence.

— Disputons-nous de temps à autre, dit Georgette, sans quoi nous arriverons à nous détester.

— Oui, chamaillons-nous par tendresse.

Et ils se chamaillèrent de plus belle, saisissant tous les prétextes, les faisant surgir. Ils s'embrassaient ensuite, suivant le protocole adopté, et restaient stupéfaits de la froideur de leurs expansions. En vain répétaient-ils par habitude : « ma chatte... mon gros loup », ces expressions câlines leur paraissaient aujourd'hui dépourvues de toute signification amoureuse.

C'est qu'ils savaient à présent qu'en se taquinant et en rapprochant après leurs lèves, ils jouaient la comédie. Leurs réconciliations comme leurs emballements manquaient également de sincérité. A quoi bon briser parfois quelques assiettes dans une feinte explosion de fureur puisqu'ils ne parvenaient pas à ressusciter l'amour ancien — l'amour en colère — qui faisait battre si ardemment leurs cœurs et qui leur avait procuré, les premières années de leur mariage, tant de délices, de joies ineffables.

Songeant au passé, ils poussaient un soupir et échangeaient un long regard désillusionné et triste.

Eugène Drevetton.

Réponse spirituelle. — Il ne passe pas souvent du monde devant votre propriété ?

— En effet, depuis ce matin, je n'ai vu qu'un chien, un cochon et vous.

VENDEGES...



ES vendanges sont, pour Pénau, une aubaine...

Tôt levé, le chapeau crânement posé sur le dessus de la tête, le nez humant l'air du matin d'octobre où monte une saine odeur de terre reposée et de raisin pressé, il s'en va dans la campagne, heureux d'être libéré de la ville et de son étouffant esclavage.

A Lausanne, Pénau est un vagabond. Ses souliers éculés et son veston rapiécé en font un pauvre hère sur qui le mépris des gens qui travail-

lent s'attarde. A la campagne, il est un homme comme un autre ; et ses pauvres habits en font le pareil de n'importe quel vigneron, de n'importe quel paysan.

...Et ces choses, qu'il sent obscurément, le pénètrent d'une secrète et chaude douceur.

De temps à autre, au flanc d'un coteau, un homme, attiré par sa silhouette cocasse et paresseuse, le hèle d'une voix rude et savoureuse :

— Hé, venez-voir...

Et Pénau s'approche :

Un bouchon pète avec un bruit sec ; le vin met son or mouvant dans un verre minuscule.

— Santé, dit l'homme.

— Santé, répond Pénau...

Puis, parce que quelque chose de fort et de doux vient d'entrer en lui, parce que cette amitié lui est douce, et parce qu'il connaît la politesse, il ajoute, avec un claquement de la langue :

— Charrette, ça vous a un goût de rebaïe m'en mè !...

F. G.

LES MÉDECINS SPÉCIALISTES



A raillerie ne désarmera jamais devant la médecine... Et pourtant, jamais, nous pouvons le dire, les médecins n'ont été aussi sérieux et aussi habiles qu'aujourd'hui.

Seulement, on ne suit pas les traitements.

On va les voir comme des sauveurs, et si l'on n'est pas guéri au bout de huit jours, on cesse d'obéir à leurs prescriptions. Alors on dit : « Un tel ne m'a rien fait... »

C'est que vous ne l'avez pas écouté. Si vous l'aviez écouté, il vous aurait guéri. Il fallait observer votre régime pendant quatre, huit mois, le temps nécessaire.

Vous connaissez Siméon... C'est ce gros garçon barbu, avec une redingote. Mais oui... voyons, vous ne connaissez que ça. Siméon vient me voir, il y a quatre ans. Il savait que j'ai toujours été en rapport avec les sommités du monde médical, à Paris.

Siméon pesait à cette époque deux cent soixante-dix livres. Il voulait maigrir... Je lui indique l'adresse du docteur Belarthur, rue Lafayette... Il y va... Belarthur l'examine et le soumet à un régime qui a déjà donné d'excellents résultats, les exercices de marches prolongés. Deux heures le matin et deux heures le soir. Au bout de six semaines, Siméon avait maigri de vingt-cinq livres.

Seulement, il se trouve qu'il a les chevilles un peu faibles pour la masse de son corps. Il ne pouvait plus marcher.

Il vient me voir. Je lui indique alors le docteur Schizmer, un docteur d'origine autrichienne qui guérit les affections de ce genre par des bains de pieds dans de la boue, c'est-à-dire dans de la terre glaise délayée.

Mon Siméon suit un traitement pendant trois mois, et au bout de trois mois il avait les pieds complètement guéris.

— Ah ! me dit-il alors, combien je te suis reconnaissant ! Quel soulagement je ressens de n'avoir plus ces douleurs aux chevilles ! Je serais bien heureux si je n'avais pas ces maux de gorge !

Il faut vous dire, en effet, qu'à force de tremper ainsi les pieds dans la terre mouillée, il avait contracté une affection du larynx qui le faisait beaucoup souffrir. Mais pour guérir ça, rien de plus facile. Je m'empressai de lui indiquer le docteur Cholamel.

Cholamel a remarqué que beaucoup de maux de gorge étaient dus à une mauvaise circulation du sang dans le gosier. Il rend sa vitalité à cet organe au moyen d'un traitement à l'électricité.

Siméon suivit ce traitement, et ce fut l'affaire de quelques mois à peine. Son mal de gorge disparut complètement.

Malheureusement, Siméon appartient à une famille de nerveux ; il souffre d'une nervosité spéciale, qui est gravement affectée par l'électricité. Il fut pris de crises, d'un caractère très grave. Il avait chaque jour trois ou quatre accès. Je lui dis :

— Mon vieux, il ne faut pas rester comme ça.

Va voir, de ma part, le docteur Langlevent et soumetts-lui ton cas. Il te soignera ça en un tour de main.

Langlevent lui fait prendre du bromure. Le bromure est souverain dans les maladies de nerfs, si on le prend conformément aux prescriptions du médecin. Ni trop, ni trop peu.

Siméon se conforma scrupuleusement à l'ordonnance du docteur. Et au bout de très peu de temps — six mois — les accidents nerveux avaient disparu. Mon ami avait repris sa vie normale.

Mais il était d'une humeur un peu chagrine, comme toutes les personnes qui souffrent de l'estomac. Le bromure, naturellement, n'est pas fait pour l'estomac. Ça le délabre, ça l'abîme, ça donne des digestions difficiles. Quand on souffre de l'estomac, il ne faut pas hésiter. On va voir le professeur Biridoff. Il vous remet en une saison.

J'envoyai Siméon chez le professeur, qui l'examina et le mit au régime des féculents. Très peu de viande, peu de vin, de l'eau et des purées de haricots, des purées de pommes de terre, des purées de pois. Siméon fut rétabli en peu de temps.

Il en fut bien heureux. Je le rencontrai chez moi dans l'escalier, comme il venait me remercier. Il souffrait un peu... parce qu'il était très gros. Dame, rien que des farineux ! Il ne pesait pas moins de trois cent vingt-deux livres. C'était trop. « Il faut surveiller ça, lui dis-je, et enrayer... »

— Mais, me répondit-il, si je recommence à me faire maigrir, on va me faire marcher, mes chevilles vont enfler de nouveau, etc.

— Il ne s'agit pas de marche, lui dis-je. Il y a d'autres moyens de se faire maigrir. Je vais aller avec toi chez un autre de mes amis le docteur Lerechery.

Lerechery préconise surtout l'équitation, mais pas l'équitation au hasard. Il ne suffit pas de prendre un canasson au manège et d'aller faire un petit tour au Bois.

Lerechery fit une ordonnance de douze pages, indiquant les heures de sortie, le nombre et la durée des temps de trot, des temps de galop. Siméon choisit un cheval très fort, très vigoureux, et commença ses exercices.

Eh bien, il a commencé il y a trois jours, et son poids a déjà diminué de trente-six kilos. C'est un résultat !

Il faut vous dire qu'il a fait une chute de cheval à sa première sortie et qu'on a dû lui couper la jambe gauche, qui pesait exactement trente-six kilos. Voilà donc un garçon qui a toujours suivi les ordonnances à la lettre et qui a obtenu de la médecine tout ce qu'il lui a demandé.

UN ANGLAIS ORIGINAL



ES rives du lac Champex constituent un des sites les plus verdoyants et les plus pittoresques du Valais. Cet été, on vit stopper une somptueuse automobile sur les bords du lac. Le propriétaire en descendit et l'on devina tout de suite à ses guêtres blanches, à son costume à carreaux et surtout aux trois retentissants « hurrah ! » qu'il se mit à pousser, que l'on avait affaire à un Anglais. Un instant après, il dressait sa tente au beau milieu d'un pâturage qui domine la région, s'installait dans un confortable rocking-chair et se mettait consciencieusement à « fumer son pipe ». Le propriétaire de l'enclos s'avança vers l'envahisseur et se permit de lui faire remarquer qu'il s'était installé dans une propriété privée.

— Aoh ! yes, fit l'Anglais, ça fait rien pour moi.

— Pardonnez-moi, reprit le propriétaire, mais vous le voyez, je fais paître ici des animaux.

— All right ! vò pavez laisser les petites vaches, elles me gênent point du tout ; je prenai récréation avec elles et les petites veaux, ils sont tout à fait joviels, il faut laisser brouter ces chères vieilles petites choses.

— Vous allez rester longtemps ? demanda l'interlocuteur interloqué.

— Yes, je restai toute l'été. Je plais mieux moi ici qu'à bains de mer; j'ai meilleure respiration et je trouvais cette pays excessivement confortable; il n'y a pas de bruit dedans.

— C'est que ce terrain m'appartient, et il est contraire à l'usage que les passants se permettent d'y pénétrer.

— Ah! je comprends, et je paie ce qu'il faut pour habiter moi avec petites veaux et petites vaches.

Il tira son carnet de chèques, versa la somme qu'on lui demandait; sortit d'une petite valise les ustensiles et produits nécessaires à la confection des cocktails et trinqua avec le propriétaire amusé « en l'honneur de cette pays ». Il s'en fut prendre ses repas à l'hôtel éloigné et passa tout l'été dans la plus absolue solitude, à regarder le ciel et le paysage qu'il trouvait vraiment réjouissants. C. V.



AU TEMPS OU BERTHE FILAIT.

C'est plaisir de la voir parcourir la contrée, si simple qu'elle s'arrête pour causer avec chacun, et toujours prête à faire droit aux justes requêtes !...

— Elle entre dans les plus humbles chaumières et partout laisse un bienfait derrière elle !

— Oui, conclut Anselme, en partant, notre roi Rodolphe savait que son royaume restait en bonnes mains !

Puis se levant :

— Mais il y a de l'ouvrage encore ! Hardi, les moissonneurs !

Hommes et femmes étirèrent leurs bras et se levèrent aussi. La tâche du jour n'était pas finie, en effet.

— Toi, garçon, dit Anselme à son fils, donne l'exemple...

Et il ajouta, d'un ton qui n'admettait pas de réplique, en désignant le tertre où Pernette était assise :

— Sans trop regarder de ce côté !

— Oui, père, répéta Renaud, tête basse.

Puis prenant courage et se rapprochant :

— Que vous a-t-elle fait, ma bonne amie Pernette ? demanda-t-il, d'une voix suppliante.

— Rien, je te l'ai dit, mais tu ne l'épouseras pas !

— Vous savez que je l'aime !

— Tu ne l'épouseras pas !... Allons pas de rêvasseries ! Dépêchons !

En attendant, Pernette gardait ses moutons tout en filant.

Quelle jolie fille ! Regardez-la ! Les blés que maître Anselme et son monde sont en train d'engranger, ont moins de purs éclats que sa blonde chevelure, peignée et nouée avec soin.

Les bluets que la faucille fauche en même temps que les épis ne sont pas plus suavement azurés que ses yeux et au charme de la couleur s'ajoute celui de l'expression : celle d'une candeur exquise.

Sa mise est simple, sa tenue modeste. Elle fait penser aux lys de la vallée, qui fouine le grand jour, et qu'on ne devine qu'à leur parfum.

Et quel brave petit cœur aussi ! Toute seule, à quinze ans, elle a su se suffire, se faisant aimer parce qu'elle aimait, jamais rétive à l'ouvrage, ne craignant pas de se lever avant l'aube et de se coucher tard, soignant la volaille, cultivant les légumes, quand les moutons étaient à la bergerie, rendant mille services dans la ferme de son maître Albin, d'une bonne humeur inaltérable, toute surprise quand quelque argent lui tombait dans les mains, et elle en réservait toujours une part pour de plus pauvres qu'elle... tout comme Alba sur la Cœlius.

Et puis encore intelligente, bien douée, adorant sa reine, qu'à chaque instant elle se présen-

tait comme modèle, et elle avait une grande ambition : de la laine de son troupeau demander quelques pelotons à messire Albin, et en tricoter quelque chose pour Mme Berthe, et le lui envoyer, comme humble hommage de tendre dévotion !

Ainsi, sous les doigts de la mignonne, le fuseau tournait ; parfois elle était si joyeuse qu'elle se mettait à rire ; parfois elle était si émue qu'une larme perlait à ses cils.

Surtout, elle était préoccupée de Renaud, de son Renaud, lequel, sur l'injonction d'Anselme, s'était remis à l'œuvre, avec une application sincère, qui pourtant n'empêchait pas certains coups d'œil significatifs vers la jolie fileuse !

Oh ! comme il aurait voulu lui parler, rien qu'un mot, l'éternelle question : « Je t'aime ! M'aimes-tu ? » Et, tout en veillant à n'être pas aperçu de son père, il s'avavançait peu à peu, avec des précautions infinies, du côté de Pernette.

Celle-ci s'apercevait bien de ce manège, mais elle affectait d'être toute à son labeur, s'interrompant seulement de temps à autre, pour réprimer d'une voix câline un de ses moutons, son favori surtout, qui ce jour-là semblait vouloir la faire enrager, trottant de droite et gauche, sautant, gambadant, comme grisé par le grand air.

— Blanchet, tu es d'humeur aventureuse... mais je défends qu'on s'éloigne, entends-tu ?... Notre bonne reine Berthe a raison de vouloir qu'on file sur ses domaines ! C'est joli de filer ! Le fil d'argent court de la quenouille au fuseau, aussi fin que les rayons du soleil... et la belle toile qu'on en fait, qui durera plus que nous !... Messire Anselme avait l'air mécontent, tout à l'heure, en parlant à Renaud... et celui-ci a pris un air si triste... Qu'est-ce que messire Anselme pouvait bien dire de méchant à mon bon ami Renaud ? Eh ! pardine, de ne pas s'occuper de moi !... Je suis sans famille... sans un sol... et j'aurais beau filer jusqu'à la fin de mes jours, ce n'est pas cela qui me procurera une dot, puisque je ne travaille pas pour moi !

En cet instant, on entendit dans la haie un bruit de branches froissées et Renaud bondit à côté de Pernette, qui poussa un cri.

— Renaud !... Tu m'as fais peur !... Je te croyais tout occupé à la moisson !... Mais tu as du chagrin... oui, oui, je lis cela dans tes yeux. Ton père ?

— Il ne veut pas entendre raison !...

Et, avec désespoir :

— Sais-tu, Pernette, je voudrais qu'une guerre éclatât !...

— Pour aller te battre !

— Et me faire tuer !

— Et qu'est-ce que je deviendrais, moi ?

— Tu en épouserais un autre, dont le père ne serait pas si barbare.

— C'est-à-dire que je mourrais aussi !...

— Tu m'aimes donc ?

— Plus que tout au monde... et il ne faut pas perdre courage, Renaud !... J'ai déjà tant prié... Je prierai encore... messire Anselme se laissera fléchir... ou bien la Madone fera un miracle...

Voyant Anselme regarder à gauche et à droite.

— Ton père te cherche, dit-elle, soyons prudents, ne l'indisposons pas !

— Un baiser, Pernette ?

— Quand nous serons mariés !

— Rien avant ?... Pour m'aider à prendre patience ?

— Tu me vois tous les jours... et tu sais que mes paroles viennent du cœur... Va, va, mon Renaud !... Et aie confiance ! Non ? Eh bien, j'espère pour deux, voilà !

Et la douce enfant se remit à filer, tout en chantant une prière à la Madone :

« Sanctissima Virgine, rosa mystica, mater peccatoris, ora pro nobis, ora pro nobis... »

Elle n'avait pas même entendu le pas d'un cheval, le coursier blanc de la bonne reine Berthe, que conduisait par la bride le petit page Loys.

Berthe de Bourgogne n'avait jamais été belle, mais elle était mieux que cela, charmante, d'un

charme indéfinissable, qui tenait surtout à son expression, celle de la bonté même. La bonté rayonnait sur ce front que, seuls, de nobles soucis avaient plissés, dans ses yeux, couleur de myosotis, et restés limpides comme l'eau de source, aux lignes de sa bouche, toujours prête à sourire avec bienveillance aux pauvres, aux malheureux. Aucun orgueil ne se lisait en elle : seulement une dignité simple. On ne pouvait la voir sans l'aimer. Du premier regard la sympathie allait à elle, sympathie qui se mêlait d'admiration pour sa vertu, ses rares qualités de gouvernement, son esprit de justice, sa fermeté et sa loyauté.

Elle était vêtue fort modestement d'une robe de laine blanche ornée de légères broderies ; un voile était posé sur ses beaux cheveux blonds et retombait en plis souples sur ses épaules. Elle ne portait d'autre bague que son anneau de mariage.

(A suivre).

Adolphe Ribaux.

Au Bourg, à partir du 17 courant, un film 100% parlant français : **Le Secret de la Villa rose**, réalisé par Hervil et Mercanton (metteur en scène suisse) et interprété par Simone Vaudry, Hélène Manson, Baron fils et Léon Mathot. La presse a reconnu les grands mérites de cette production :

« L'un des meilleurs films de la production française de ces dernières années, toute la mise en scène est impeccable, sans bavure. Du beau travail. » (Ami du Peuple).

« Mercanton et Hervil ont fort bien découpé leur scénario et réalisé des scènes où l'émotion du public a été atteinte de façon probante. » (Griffe Cinématographique).

Le Bourg s'est assuré, à partir de cette semaine, l'exclusivité pour Lausanne des actualités parlantes Fox-Movietone, les meilleures. Retenez vos places à l'avance au 26.783.

A vendre d'occasion

Les Châteaux Vaudois

par Pierre GRELLET et Frédéric GILLIARD.

avec 270 illustrations inédites d'après les photographies de S. A. Schnegg.

Fr. 5.-

Les Temples Nationaux

du Canton de Vaud

avec illustrations, par le peintre E. D. TURRIAN. (rare.)

Fr. 4.50

Ecrire à Case postale 28.87 St-François Lausanne.

Pour la rédaction :

J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



1930

Le nouveau prix-courant général a paru. Il est envoyé gratis. Il indique les prix de 136 paquets et assortiments de timbres différents, et de 1685 séries de tous pays, ainsi que celui des albums et de tous accessoires nécessaires au collectionneur.

Ed.-S. ESTOPPEY Grand-Chêne, 1 LAUSANNE

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne